

sa belle voix de basse, ayant chanté *Ma Promise* et *Pour elle*, Rodolphe Salis l'engagea aussitôt à raison de trois francs par soirée. C'est ainsi que Brun appartint à la célèbre compagnie, de 1892 à 1896.

Sa vie avait été assez mouvementée. Tour à tour poète, chansonnier, placier en vins, gérant d'un grand restaurant bordelais, Brun avait chanté au Brésil devant l'empereur don Pedro qui lui avait offert une superbe canne.

Mais Salis et ses chansonniers trouveraient-ils encore audience? La vogue est aujourd'hui à Tino Rossi, qui confie à M. Henri Thétard, pour le *Petit Parisien* :

— Ce qui est terrible, c'est que lorsqu'on s'appelle Tino Rossi on est prisonnier de sa réputation.

Mais la cage est dorée. Emile Cohl, créateur des dessins animés, est mort à l'hospice. Et le *Petit Parisien* annonçant le décès de Georges Méliès, metteur en scène de cinéma, écrivait :

Il y a plus de quarante ans, Méliès construisait un appareil de prises de vues; puis il inventa des féeries burlesques, créant déjà le ralenti, l'accélééré, la surimpression. Seulement, ce précurseur n'était pas un homme d'affaires. Il perdit de l'argent. Il ne réussit pas. On l'oublia...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le jubilé de Sylvio Lazzari. — On a fêté le mois dernier les quatre-vingts ans de Sylvio Lazzari, et, à ce propos, plusieurs critiques ont rappelé cette phrase, écrite il y a douze ans déjà par M. Emile Vuillermoz :

Je n'aime pas rencontrer Sylvio Lazzari : chaque fois que le hasard nous met en présence, j'éprouve une obscure impression de gêne. C'est qu'il est impossible de serrer la main de cet homme sans être troublé secrètement par un vague remords... une sensation mystérieuse d'*avoir tort*. On a beau se trouver sans action sur les destinées humaines, il semble que l'on soit confusément responsable d'une infraction aux lois de l'équilibre universel...

Douze ans ont passé et nos torts se sont aggravés, et ce n'est pas les quelques concerts (et sans la radio, combien y en eût-il eu?) où des œuvres de Lazzari ont été jouées, qui dimi-

nuent notre remords. Voilà un musicien de très haut mérite. Tout le monde en est d'accord : *la Lépreuse*, *le Sauteriot*, *la Tour de Feu* sont des ouvrages qui, devant la postérité, porteront témoignage en faveur de notre art contemporain. Dans le domaine du concert, les *lieder*, la *Symphonie en mi bémol*, *l'Effet de Nuit*, les quatre *Tableaux maritimes*, la *Sonate* pour piano et violon, le *Trio* pour piano, violon et violoncelle, le *Quatuor à cordes* (écrit en 1887, et qui, avant César Franck ouvrit une voie si glorieuse à la musique de chambre française), tout est de même qualité, tout porte la marque d'un tempérament original, d'un musicien de race. Or combien de fois voyons-nous paraître dans une année le nom de Sylvio Lazzari sur les affiches de nos théâtres lyriques et de nos associations symphoniques? Où et quand le joue-t-on, ce musicien dont Ysaye a dit que la *Sonate* qu'il lui avait dédiée était la plus belle de toutes celles qui composaient son répertoire? Pourquoi *La Lépreuse*, qui fut saluée au lendemain de la première comme un chef-d'œuvre, et qui, lorsqu'on la reprit, apparut aussi jeune qu'au premier soir, ne s'est-elle pas maintenue? pourquoi *Le Sauteriot* et *La Tour de Feu* dont le succès fut pareil, ont-ils eu le même sort? Pourquoi, à l'occasion de ce jubilé, aucune association symphonique — pas même celle qui eut l'honneur de créer cette œuvre remarquable en 1907 — ne consentit à mettre la *Symphonie en mi bémol* au programme d'une de ses séances, alors que nous voyons reprendre à satiété tant et tant d'ouvrages dont ces incessantes reprises transforment des chefs-d'œuvre en rengaines? Pourquoi les cantatrices oublient-elles que vingt ou trente des *lieder* de Lazzari — comme la *Chanson de Marguerite*, comme *Le Cavalier*, *La Fontaine de pitié*, *Les Yeux*, *Malentendu*, *Nevermore*, *Apparition*, *Des Choses*, leur vaudraient, par le pathétique de bon aloi, par la sincérité de l'accent, des succès justifiés? Ah! oui, nous pouvons parler d'ingratitude, et c'est encore trop peu dire. Il eût été décent — simplement — que toutes les associations prissent à cœur de fêter le jubilé de Lazzari. Mais non. Les plus généreuses ont consenti à donner quelques minutes de leur temps précieux à ce musicien qui a donné, lui, toute sa vie à son art, qui est venu du Tyrol pour enrichir la musique française,

et qui s'est fait Français pour l'amour de notre art. On lui a consenti une aumône, d'un geste rapide, furtif, sans que cela demande ni trop d'argent ni trop d'effort : pas de répétitions; pas de travail supplémentaire, pas de risque de perdre un sou de recette en remplaçant un sempiternel Beethoven ou un hebdomadaire Wagner par un Lazzari. Pensez donc, si par hasard les gens s'étaient demandé : « Lazzari? Encore un jeune... »

Eh bien, oui! Encore un jeune, et, avec ses quatre-vingts ans, plus jeune que beaucoup de ceux qui sont de moitié moins vieux. Et j'entends jeune à tous les sens du mot, et puis surtout au seul qui importe : il y a en Lazzari et il y aura en lui jusqu'à son dernier souffle, j'en suis sûr, cette jeunesse de l'esprit et cette jeunesse du cœur, cette ardeur, cette âpreté à défendre ses convictions qui entraînent l'adhésion ou la réfutation mais ne peuvent laisser personne indifférent. Et c'est cela qui fait la qualité de sa musique et en assure la durée. Avec une sincérité merveilleuse dans *Armor*, dans *La Lépreuse* et dans *La Tour de Feu*, imprégné, pour ainsi dire de folklore breton, il n'a cependant fait, sauf erreur, aucun emprunt direct à la musique populaire. Il n'y a pas, dans ces ouvrages tout gonflés de sève celtique, une citation extraite d'un carnet de notes. Mais ses méditations devant la lande et la mer, cette pénétration de l'âme bretonne, cette communion de l'artiste et de son pays d'adoption, lui ont permis de ne devoir qu'à lui-même cette musique où la Bretagne reflète cependant son âme.

Et quel courage, quelle patience lui a-t-il fallu pour vaincre les résistances qu'on lui opposa! L'histoire de *La Lépreuse*, c'est l'*Illiade* des mœurs théâtrales; c'est plus de dix ans de luttes, tantôt sournoises, — ce sont les plus épuisantes — tantôt au grand jour de l'audience, ou même à la tribune du Parlement. Car il fallut une interpellation à la Chambre pour obtenir l'exécution d'un contrat privé et l'entrée de *La Lépreuse* à l'Opéra-Comique. Mais ces sortes de procès, ces grandes affaires retentissantes dont les journaux font une rubrique quotidienne, c'est en définitive le public qui les juge. Or ceux qui ne voulaient plus jouer *La Lépreuse* après l'avoir accueillie, allaient répétant : « Y songez-vous? A

l'Opéra-Comique, de telles horreurs? C'est impossible! » Hypocrisie tardive : comme si le public était si délicat qu'il ne pût supporter la vue d'Edipe les yeux sanglants, titubant sur les marches du palais de Thèbes? Comme si l'héroïne de Bataille et de Lazzari avait dû étaler sur la scène les plaies secrètes de son corps, alors qu'au baisser du rideau les symptômes du mal sont à peine établis... Eternelle hypocrisie, mais qui ne put tromper le public. On prétendait qu'il allait être soulevé de dégoût, et ce fut l'enthousiasme qui le transporta. Il acclama sans fin le musicien qui avait su traduire avec une si belle sincérité l'amour et la mort. La presse, je m'en souviens, fut chaleureuse unanimement. Et puis le temps a passé. *Le Sauteriot*, *la Tour de Feu*, *Melaenis* ont grandi la gloire de Lazzari. Des reprises — rares, parcimonieuses — lui ont valu la confirmation de ses succès. Mais l'injuste oubli — cette lèpre sournoise — reprenait ces belles œuvres, non point totalement, certes : elles tiennent trop de place dans notre histoire musicale contemporaine pour qu'elles risquent de sombrer jamais, mais assez pour qu'il faille lutter afin qu'elles retrouvent au répertoire une place qu'elles n'auraient jamais dû perdre.

Et c'est pourquoi, vraiment, nous ne pouvons guère rencontrer Sylvio Lazzari sans éprouver cette obscure impression de gêne qui est toute voisine du remords...

RENÉ DUMESNIL.

ART

La Belgique vue par ses peintres. — Legueult. — Walch. — Segal. — Edy Legrand.

La Belgique vue par ses peintres : le titre est peut-être un peu ambitieux pour une exposition restreinte, mais les œuvres qui nous sont présentées, bien qu'elles ne soient pas des plus célèbres, n'en sont pas moins fort attrayantes. Dans un cadre charmant et distingué, vient de s'ouvrir, sous les auspices du comte de Kerchove de Denterghem, ambassadeur de Belgique à Paris, un « centre de diffusion artistique et littéraire belge ». L'idée d'inaugurer cette institution, en nous montrant les visages de la Belgique tels que l'ont peinte